

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **S.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 6

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'astre aimé de la Paix sur nos Alpes rayonne ;
 Ailleurs, il pourra se lever
 Quand nous verrons tomber la dernière couronne.
 ... C'est un espoir, si c'est rêver !
 Lausanne, 3 février 1871.

F. OYEX-DELAFONTAINE.

L'arrivée en Suisse d'une partie de l'armée de Bourbaki a été la seule préoccupation du pays depuis une semaine. Il y avait tant de misère à soulager ! Mais aussi comme la charité publique s'est montrée grande et belle ! Pauvres et riches ont fait l'impossible pour adoucir la position de ces malheureux soldats, exténués de fatigue, de faim et de froid. Quel spectacle que celui de nos ambulances ! avec quel dévouement ces dames remplissent leur rôle d'infirmières jusque dans les détails les moins attrayants ! Combien les soldats français qui n'ont eu que trop souvent à souffrir du mauvais vouloir que leur témoignaient leurs propres populations, particulièrement dans les campagnes, n'ont-ils pas trouvé différent l'accueil qui leur était fait partout, dans le plus humble village aussi bien que dans les villes !

Le dévouement de nos populations n'a pas eu sa seule source dans les sympathies que la France malheureuse mérite par la grandeur de son énergie ; il provenait, avant tout, des sentiments de charité chrétienne et d'humanité qui se développent si aisément dans les pays démocratiques, sous le régime de l'initiative individuelle. Un corps d'armée prussien, refoulé sur le territoire suisse comme l'ont été les Français et arrivant dans les mêmes conditions de faim, de froid, de dénûment, aurait rencontré sur son passage les mêmes sentiments charitables et le même dévouement.

Quel contraste entre la conduite de nos populations dans ces tristes circonstances et celle des officiers français ! Voyez-vous passer dans la rue, à côté d'un char à échelles rempli de soldats malades, ce brillant officier en bottes vernies, à la casquette couverte de galons d'or : il n'a pas un regard pour ces malheureux. Il a pu se caser dans une bonne chambre d'hôtel, il a réparé le désordre que le voyage avait apporté dans sa toilette et il trouve insupportable que son dîner se trouve retardé parce que la même cuisine est chargée de préparer des rations pour..... des soldats.

Il n'y avait pas douze heures que Lausanne avait dans ses murs des colonnes d'internés français que la conduite des officiers était jugée par tous comme elle le méritait. Notre conscience républicaine, qui pratique l'égalité sans la crier par dessus les toits, était froissée de tant d'indifférence, de tant de dédains ; nous ne nous attendions guère à trouver l'armée française si aristocratique dans son organisation ; il faudra la transformer bien complètement le jour où elle se mettra au service d'une République qui, abandonnant les traditions monarchiques de la France, voudra prendre au sérieux sa devise :

Liberté, Egalité, Fraternité.

Pourquoi vous occupez-vous si peu de vos sol-

dats ? demandait-on à un officier français. — Ça, ce ne sont pas mes soldats, ce n'est pas mon régiment !

Hein ! quelle solidarité ! et que les misères seraient vite soulagées quand chacun ne s'occuperait que de son régiment ! Combien vite on arriverait à trouver que son régiment se compose de soi et de soi seulement. C'est avec de tels principes que l'on a vu trop longtemps et jusqu'à ces derniers jours chaque département ne songer à la défense nationale que lorsqu'il était particulièrement menacé. Beau résultat, ma foi, de toutes les grandeurs et de toutes les gloires que l'Empire procurait si généreusement à la France.

Cette indifférence dédaigneuse de l'officier pour le soldat se retrouve dans les relations des divers corps de troupes entr'eux. Le gendarme dédaigne le petit troupiier qui, lui, se trouve bien grand à côté de ces pauvres *moblots* ! Quelle force véritable voulez-vous demander à une armée dont tous les membres n'ont aucun lien d'affection, aucun intérêt commun ?

Nous voudrions pouvoir, en terminant, signaler la conduite noble et désintéressée des médecins français et montrer comment ils se sont appliqués, dans la mesure de leurs forces, à soigner leurs malades. Mais vous tous qui êtes entrés dans nos casernes et dans nos temples, combien y avez-vous vu de chirurgiens français ? Si je ne savais que deux ou trois d'entr'eux cherchent, dans nos ambulances isolées, à racheter par leur activité et leur bonne volonté l'indifférence de leurs nombreux collègues, je pourrais croire qu'il n'en est entré aucun en Suisse.

Il faut que MM. les officiers sachent bien que les soins empressés que nous accordons à leurs soldats et qu'ils constatent parfois avec un sourire de pitié, ont pris, pour beaucoup de nos concitoyens, le caractère d'une protestation contre l'abandon complet dont le soldat français est l'objet de la part de ses chefs.

Nous réservons, cela va sans dire, quelques honorables mais trop rares exceptions. S. C.

Le compagnonnage en Suisse.

Le compagnonnage, sur lequel le *Conteur vaudois* vient de donner d'intéressants détails, varie suivant les contrées ; il est organisé différemment en Allemagne qu'en France, et il ne paraît pas avoir reçu un grand développement dans les autres pays. Le compagnonnage paraît dater de la construction de la cathédrale de Strasbourg ; c'est la franc-maçonnerie des prolétaires et des corps de métiers, comme plus tard l'illuminisme puis le carbonarisme, en Russie, en Italie et ailleurs furent la franc-maçonnerie de la démocratie militante dès le milieu du siècle passé.

La Suisse, avec ses deux nationalités : romande à l'ouest, allemannique à l'est, s'est partagée entre les deux races dont elles dérivent. Dans notre Suisse française le compagnonnage n'existait pas, mais la plupart de ses ouvriers faisaient autrefois le beau tour de France et entraient dans une des coterie rivales qui se partageaient cette puissante association. Qui n'a pas lu le touchant épisode de *Vaudois*